



Giuseppina Renna, Nicole Risi, Margrit Bigler

MISE À JOUR

Transkript





der bildungsverlag
www.hep-verlag.ch



Giuseppina Renna, Nicole Risi, Margrit Bigler

Mise à jour

Transkript

Alle Rechte vorbehalten

© 2016 hep verlag ag, Bern

www.hep-verlag.ch



Zusatzmaterialien und -angebote zu diesem Buch:

www.hep-verlag.ch/mise-a-jour-materiaux

Voyages et fatigue – partie 1 (p. 14 et 15)

Présentateur : On va voyager. Enfin, voyager... on va voyager... On va surtout s'apercevoir que ce n'est pas anodin de voyager. Il y a quelques jours, nous nous étions penchés sur les effets du *jet-lag* – le décalage horaire – qui peut entraîner une certaine fatigue. Et aujourd'hui, avec vous Germaine Müller, nous allons voir les autres dommages collatéraux que peuvent provoquer les voyages.

Germaine Müller : Oui, alors évidemment, ce n'est pas la même chose pour tout le monde. Parce qu'il y a toute sorte de voyageurs, de celui ou celle qui ne se sent bien qu'en avion – ou le plus loin possible de son quotidien – à celui ou celle qui angoisse des semaines avant de monter dans n'importe quel moyen de transport. Alors à propos de transport, voyager en voiture ou en avion n'entraîne pas la même fatigue. Pour Louis Loutan, c'est la voiture qui est la plus éprouvante. Louis Loutan dirige le service de médecine internationale et humanitaire des Hôpitaux Universitaires de Genève.

Louis Loutan : Je mettrais la voiture en numéro 1 parce qu'en fait, le chauffeur, en tout cas, doit être attentif... ben, tout le temps... pour éviter des accidents. [Il doit trou...] Souvent celui ou celle qui est assise à côté de lui à la carte sur les genoux, doit trouver la sortie de l'autoroute, suivre la signalisation, je veux dire... C'est dix fois plus stressant que si vous allez à l'aéroport, pour autant qu'on y arrive à l'heure, que vous montez dans votre avion et que cinq heures plus tard vous vous trouvez... ou trois heures plus tard, vous vous trouvez au Maroc... ou six, sept heures plus tard en Afrique subsaharienne. Ou bien le train : c'est encore mieux dans le train parce que vous pouvez facilement vous déplacer etc., [plus facilement] que, je dirais, la voiture... En plus de ça, souvent il fait chaud du point de vue de l'environnement : c'est un environnement beaucoup moins stabilisé que dans un train ou que dans un avion.

Présentateur : Mais bon, maintenant, certaines personnes prennent l'avion comme on prend le train ou presque.

Germaine Müller : Oui, mais il ne faut pas se fier aux apparences. Observez bien les passagers et vous verrez qu'un bon nombre d'entre eux ne sont pas vraiment détendus. Dans une étude, des chercheurs ont constaté que moins de la moitié des passagers sont à l'aise en avion.

Louis Loutan : C'est vrai qu'une forte proportion des gens qui montent dans un avion ont une petite inquiétude, si vous voulez, de se retrouver dans ce gros « cigare » qui va se retrouver à 11'000 (onze mille) mètres d'altitude. Je dirais que vous avez un peu tous les cas de figure : c'est depuis le petit pincement de cœur au moment où on décolle ou au moment où on atterrit et puis tout d'un coup, on freine brusquement, ou que l'avion danse un petit peu s'il y a du vent, aux personnes qui alors sont carrément phobiques et qui ne peuvent pas monter dans un avion. Alors vous avez toute la gamme des possibilités à ce niveau-là. Et c'est vrai que, se retrouver en altitude, si vous avez des trous d'air etc., les gens peuvent avoir des craintes plus ou moins maîtrisées et maîtrisables, je dirais.

Voyages et fatigue – partie 2 (p. 15)

Présentateur : Donc si on n'est pas à l'aise en avion...

Germaine Müller : Eh bien, il y a quelques trucs à mettre en pratique comme le conseille Louis Loutan.

Louis Loutan : Les gens qui sont totalement phobiques, ben ma fois, [il ne] faut pas qu'ils voyagent en avion, ça [ne] sert à rien. Ils [n'] auront aucun plaisir à ce niveau-là, ce qui leur crée des problèmes, d'ailleurs, parce que dès qu'on [ne] voyage pas en avion, la gamme des possibilités est largement réduite. Après, la plupart des gens arrivent parfaitement bien spontanément, d'eux-mêmes, à gérer les choses, c'est-à-dire à s'organiser. D'abord à se préparer, ne pas avoir une nuit blanche avant de monter dans l'avion : si vous avez une nuit blanche, vous ne dormez pas, vous gérez déjà beaucoup moins bien vos émotions, vous êtes fatigué, vous avez déjà des bouffées de chaleur, [ou] vous [ne] vous sentez pas très bien. D'autre part, d'organiser leur temps dans l'avion, avant et dans l'avion : c'est-à-dire d'avoir de quoi lire, peut-être d'avoir des petits snacks à manger, de savoir que vous allez faire des exercices des pieds etc., vous lever régulièrement, disons, de s'organiser une petite routine qui vous permet de focaliser votre esprit sur des petites activités qui vous évitent d'avoir l'esprit qui part et puis qui va regarder en bas et puis en se disant tout d'un coup « mon dieu si je tombe, enfin qu'est-ce que je vais faire ? » etc. Et puis après, on peut grader ça, la plupart des gens peuvent le faire tout à fait d'eux-mêmes, en [s'] organisant... surtout si c'est des vols pas trop longs. Et puis après vous avez des cours, même, qui sont donnés, de type comportemental où justement il y a d'abord la première chose, c'est d'expliquer de façon raisonnable [que] les risques qu'un avion tombe [et] qu'il y ait un accident sont extrêmement faibles, largement plus faibles qu'un voyage en voiture. Et que les gens soient un tout petit peu conditionnés – en tout cas mentalement convaincus – que le risque dans un avion est très faible. Et puis ensuite, on leur donne une routine, alors encore plus stricte que ce que je disais tout à l'heure, et en général, après plusieurs séances comme ça, il y a même un vol qui est fait sous supervision avec un tuteur qui va aider les personnes à le faire.

Les p'tits animateurs (p. 16)

Tous les lundis de cet été dans « On en parle », nous accueillons des chroniqueurs et chroniqueuses pas comme les autres, puisqu'ils ont entre 10 et 12 (dix et douze) ans. C'est l'opération des *P'tits animateurs*. Huit jeunes Romands qui se lancent dans l'aventure multimédia et vous les retrouvez sur nos ondes sur TSR 2 ainsi que sur le site *MaBulle.ch*. Aujourd'hui et toute cette semaine, c'est au tour de Loan, Loan Duret. Salut Loan.

Loan : Bonjour.

Présentateur : Alors parle-nous un peu de toi Loan, quel âge tu as, d'où tu viens...

Loan : Ben, j'ai 11 (onze) ans. Je viens de Meyrin. Et puis comme mes parents sont séparés, j'habite aussi au Petit-Lancy avec mon père.

Présentateur : Donc tu as deux lieux de vie...

Loan : Voilà.

Présentateur : ...on va dire, comme beaucoup d'enfants en ce moment. Où tu as choisi de nous emmener ce matin ?

Loan : Dans une locomotive.

Présentateur : Qu'est-ce qui t'intéressait de voir dans une loco ?

Loan : Ben, je me demandais en fait comment il faisait le mécanicien pour conduire, en fait, toutes les commandes et tout ça.

Présentateur : [Oui,] ça te paraissait facile ou difficile ?

Loan : Difficile.

Présentateur : On va découvrir ton reportage dans l'habitacle d'une locomotive des CFF. On commence sur le quai.

Loan : Comment vous vous appelez ?

Yann : Alors, je m'appelle Yann. Ça fait trois ans que je suis mécanicien. J'ai 25 (vingt-cinq) ans.

Loan : Et puis cette locomotive, ce train, on peut même dire, [ce n'est] que vous qui le, qui la conduisez ou bien vous changez de locomotive, de train ?

Yann : Là, c'est un collègue qui l'a préparé à Genève-Aéroport. Et puis en fait, moi, je vais faire le parcours de Genève à Brigue. Et après c'est un autre collègue qui va venir faire la suite.

Loan : Là on démarre, on va de plus en plus vite. Il y a un gros tableau avec plein de commandes dessus. Je [n'] y comprends un peu rien, mais...

Informations (p. 16)

Voie 4, entrée de l'InterRégio pour Nyon, Morges, Lausanne, Brigue. Départ, 9h36 (neuf heures trente-six).

Trains et chiffres (p. 17)

Loan : Des trains, il y en a des plus ou moins longs, ou bien ils font un peu tous la même taille ?

Yann : Ouh là. Il y a toutes les longueurs possibles. Les plus petits, c'est entre 75 et 100 (soixante-quinze et cent) mètres, à peu près. Et puis les plus grands, de 300 à 450 (trois cents à quatre cent cinquante) mètres pour les vraiment les plus grands. Voilà. Par exemple, celui-là, il fait 325 (trois cent vingt-cinq) mètres, celui-là.

Permanence téléphonique (p. 48)

En Suisse maintenant, l'angoisse monte chez les jeunes apprentis qui n'ont toujours pas de place pour la rentrée. Dans le canton de Fribourg, une permanence téléphonique « last minute » a été lancée cette semaine. La ligne est ouverte tous les matins du lundi au vendredi pour venir en aide aux jeunes et même en juillet il n'est, paraît-il, pas trop tard pour trouver quelque chose. Reportage : Pascale Defrance.

Valentin cherche une place d'apprentissage dans le domaine de la vente. Depuis six mois, ses recherches sont vaines. Alors cette semaine, il a contacté la permanence téléphonique de « last minute ».

Valentin : J'ai vraiment besoin d'aide, parce que j'ai fini mon école cette année et puis [je n'ai] rien trouvé.

Dame au téléphone : D'accord, il faudrait juste qu'on prenne rendez-vous.

Valentin : Je me croyais au fond [il y] à quelques jours, puis maintenant qu'il y a cette plateforme qui a été mise en place, « last minute », ça va me donner sûrement un coup de pouce.

Comme Valentin, des dizaines de jeunes ont appelé ce numéro depuis lundi. Une permanence estivale pour trouver un maître d'apprentissage dès septembre.

Marc Chassot : Durant l'été, naturellement il y a un petit peu de *far niente* qui s'installe. On a envie d'aller à la piscine ou d'aller se bronzer. Et là, le message qu'on veut donner, c'est que les jeunes restent mobilisés. On est là pour les aider. Ça vaut la peine encore de faire des démarches.

Delphine Favre : Permanence « last minute », Delphine Favre.

Delphine oriente ses interlocuteurs vers les annonces qui correspondent à leurs attentes. Elle propose aussi de venir faire le point à Fribourg avec un conseiller d'orientation.

Lara Sciboz : Je cherche une place d'apprentissage dans le domaine de la santé.

Monsieur : [Vous avez] fait déjà des stages dans ces domaines-là ?

Lara Sciboz : Le fait d'avoir une personne à côté qui t'aide et qui explique vraiment, c'est vraiment une motivation en plus.

À ce jour, 300 (trois cents) places d'apprentissage sont encore disponibles autour de Fribourg, dans l'agriculture, le bâtiment ou l'hôtellerie.

Places d'apprentissage (p. 55)

Dame : Autres chiffres cette fois, sur le front des places d'apprentissage. Beaucoup de jeunes sont encore aujourd'hui à la recherche d'un apprentissage pour la rentrée. Bonne nouvelle pour eux : il y a suffisamment de places pour tout le monde. L'Office fédéral de la formation professionnelle décrit ce matin une situation stable sur le marché, mais Stéphane Deleury, lorsqu'on regarde dans le détail, la situation par secteur est moins rose qu'il n'y paraît.

Stéphane Deleury : Oui, en théorie, tous les jeunes à la recherche d'un apprentissage devraient pouvoir trouver une place. En théorie seulement, car, si au niveau global, l'offre est égale à la demande, et bien, c'est loin d'être le cas dans chacun des métiers. Le problème, c'est que les jeunes veulent tous – ou presque – se former dans les mêmes professions : l'informatique, le multimédia, la vente, la coiffure, le socio-éducatif. D'une manière générale, les métiers de bureau et de services cartonnent. En revanche, les professions techniques peinent toujours à convaincre les jeunes. Il reste par exemple pas mal de places de peintre ou de monteur-électricien. Du côté de la Confédération, on parle de «déficit d'image» de certaines professions. Déficits que les cantons et les organisations professionnelles tentent de combler par des programmes promotionnels. Alors pour avoir une chance de trouver une place aujourd'hui, il faut donc être flexible, accepter de choisir une autre voie que celle de ses rêves. Il faut aussi être bon élève, car – relève l'OFFT – les élèves ayant un faible niveau scolaire ont toujours autant de mal à trouver une place d'apprentissage.

Dame : À Berne, vos précisions, Stéphane Deleury.

(OFFT = Office fédéral de la formation et de la technologie)

Intouchables – bande annonce (p. 88)

Driss : [Je suis venu] chercher mon papier... par rapport aux... Assédic.

Dame : Entrez !

Philippe : Comment vous vivez l'idée d'être un assisté ? Cela [ne] vous gêne pas, de vivre sur le dos des autres ?

Driss : Ça va, merci et vous ?

Philippe : Vous pensez que vous seriez quand même capable de travailler ?

Driss : Vous en avez de l'humour.

Philippe : J'en ai tellement que je serais prêt à vous prendre à l'essai pendant un mois.

Philippe : Je parie que vous ne tiendrez pas deux semaines.

Driss : C'est un truc d'ouf, ça !

Philippe : Non mais, vous avez fini de jouer, non ?

Driss : Eh mais en fait, vous [ne] sentez rien du tout là ?

Driss : Et la jupe, elle est où là ?

Philippe : Non, ça c'est des bas de contention. Ça, si je [ne] les mets pas, je risque de m'évanouir.

Driss : Moi, je [ne] vais pas vous mettre des bas. Même pour vous. Vaut mieux vous évanouir. Franchement à un moment donné, il faut..., on dit non. On [ne] les met pas. On reste là.

Driss : Voilà, c'est bon comme ça ?

Marcelle : Attendez !

Driss : Eh, eh, eh.

Magalie : Bon appétit.

Philippe : Eh, s'il vous plaît. Oh ! Eh, eh, eh !

Avocat : C'est qui ce type ? Autour de toi, tout le monde s'inquiète. Tu [ne] dois pas laisser entrer n'importe qui chez toi. Surtout dans ton état.

Philippe : Dites-moi, vous n'avez pas envie de prendre le large ?

Driss : Vous voulez vous barrer ? C'est ça ? Et on va où ?

Philippe : Respirer un peu.

Driss : Ça y est. Les voilà. 100 (cent) euros que je les mets dans le vent.

Philippe : Tenu.

Philippe : Oh !

Driss : Ça frise la paresse, là. Il faut renvoyer un peu.

La 2CV (p. 112)

La 2 CV revient. Elle est de retour ! Cette petite voiture de la marque Citroën a connu un immense succès en France après la Seconde Guerre mondiale. Simple, pas chère et solide, elle plaît beaucoup avec son capot et ses ailes arrondies. Mais dans les années 1980 (mille neuf cent quatre-vingt), elle n'est plus assez moderne. Sa fabrication s'arrête en 1990 (mille neuf cent quatre-vingt-dix). Mais depuis quelque temps, les modèles rétro ont beaucoup de succès dans l'industrie automobile. Après la New Beetle de Volkswagen, la Mini de BMW et la Fiat 500 (Cinquecento), Citroën pense donc sortir en 2014 (deux mille quatorze) une nouvelle voiture fortement inspirée de sa 2 CV.

L'histoire du sms (p. 118)

Il y a 20 (vingt) ans, souvenez-vous, on assistait aux Jeux olympiques d'Albertville, c'était la fin de l'apartheid et nous écrivions nos premiers sms.

Étudiantes à l'Université de Genève, Liliane et Sandy envoient fréquemment des sms. Les pouces rivés sur le clavier, elles pianotent leurs messages avec la dextérité d'un geste mille fois répété.

Sandy : En général, c'est pour tout et rien, mais comme on est à l'université, il y a quand-même beaucoup de questions qui tournent autour de là-dessus [autour de cela].

Liliane : Par contre, quand on a un rendez-vous, quand on a une question sur un cours, ce genre de choses... Mais sinon on l'utilise aussi pour tout et n'importe quoi.

En 2011 (deux mille onze), les Suisses ont envoyé 6,7 milliards de sms. Entré dans les mœurs, le *short message service* fête ses 20 (vingt) ans. Le premier message a été envoyé le 3 décembre 1992 (mille neuf cent quatre-vingt-douze) par un ingénieur britannique pour souhaiter Joyeux Noël à ses collègues. Depuis, on estime que les deux tiers de la population mondiale utilisent les sms pour communiquer. Dans un premier temps limité à 160 (cent soixante) caractères, le sms a généré un langage qui lui est propre, à coups d'abréviations phonétiques et de symboles.

Sandy : Bien sûr, le langage sms ! Même si c'est bizarre parce que maintenant on peut quand-même écrire des... On n'a pas vraiment de limitation pour les sms, on continue à écrire parce que ça va plus vite, quoi.

Liliane : Moi, je sais pas, j'aime bien écrire grammaticalement correct.

Sandy : Académie française !

Liliane : Oh, c'est personnel, mais ouais !

Les sms génèrent un important chiffre d'affaires pour les opérateurs, mais il diminue progressivement.

Pascal Martin : L'intérêt du sms, c'était avant tout économique, du fait que ça coûtait beaucoup moins cher que des appels et on voit qu'aujourd'hui cet intérêt diminue, d'abord par le fait que les appels sont beaucoup moins chers et sont illimités. Et son avenir est aussi assez sombre du fait que les gens sont en permanence connectés au travers des réseaux sociaux sur leurs mobiles.

Les messageries gratuites s'imposent aussi peu à peu, mais le sms tient bon. L'an dernier, les Suisses avaient envoyé 74 (soixante-quatorze) millions de sms pour les fêtes de Noël.

Les MOOCS (p. 139)

Les plus grandes écoles offrent désormais des cours gratuits en ligne. On appelle ça les MOOCS. Des centaines de cours qui vont de la médecine à l'intelligence artificielle.

Nous voici dans un studio bien particulier de l'EPFL. C'est ici que désormais certains professeurs viennent enregistrer leurs cours avant de les rendre accessibles sur Internet. Une caméra et une tablette tactile – des outils devenus indispensables pour le patron de la Haute école.

Patrick Aebischer : Quand on parle d'évolution, c'est extraordinaire ! Moi, quand j'ai commencé, j'enseignais [à] 20, 30 (vingt, trente) étudiants, et puis là, maintenant, qu'est-ce que je vois, j'ai un tableau et j'ai une caméra et puis, potentiellement, j'ai 50'000 (cinquante mille) étudiants. C'est vraiment un sacré tsunami !

Véritable phénomène, ce nouveau type de formation a aujourd'hui un nom : les MOOCS.

Soit des cours en ligne, gratuits et ouverts à tous. L'EPFL espère d'ici deux ans en proposer une vingtaine. Une révolution qui amène le directeur à prendre six mois sabbatiques pour se former.

Patrick Aebischer : Parce que ça sera très important que la voix de l'Europe soit entendue, que tous ces cours ne viennent pas seulement des États-Unis, d'où l'importance d'avoir des universités comme l'EPFL avec, je veux dire, un ADN européen, qui participent à cette élaboration des nouvelles connaissances.

Car aujourd'hui, outre-Atlantique toutes les universités se lancent dans l'éducation en ligne, un modèle venu de Californie. Nous voici chez *Coursera*, l'un des sites les plus fréquentés du moment avec deux millions d'étudiants. Un projet lancé il y a un an par Andrew et Daphné. Ici l'objectif : réunir sur une même plateforme les cours des plus prestigieuses écoles du monde.

Andrew Ng : Le but c'est d'offrir au monde entier un accès à une éducation de haut niveau et ce gratuitement. Je pense qu'une formation de qualité, c'est un droit humain fondamental, et avec la technologie, on peut offrir cela.

Les clouds (p. 140)

Alors c'est tout simple, c'est-à-dire qu'au lieu d'avoir ses données qui sont stockées sur son ordinateur, les données sont stockées sur des serveurs – puisque tout le monde est connecté en permanence aujourd'hui – qui sont dispatchés un peu partout sur la planète. Donc Google a plus de 5000 (cinq mille) serveurs, Amazon a la même chose et Apple certainement a un très grand nombre de serveurs à disposition pour ses clients.

Voilà, donc chaque géant du web propose donc sa propre solution.

C'est ça. Le nuage se décline effectivement chez tous les géants du web. On va donc se permettre de citer quelques marques ce matin. Google Drive – nouveau nuage de Google, le iCloud d'Apple, le SkyDrive de Microsoft ou encore Dropbox, vous le disiez tout à l'heure. Côté suisse il existe aussi de plus petits acteurs comme Wuala, CloudSigma, MyDrive etc.

Alors ce matin, on va se pencher plutôt sur les gros du secteur qui proposent généralement une version gratuite de stockage, alors plusieurs critères sont importants pour faire son choix. Peut-être le plus logique – l'espace de stockage mis à disposition : qui propose le plus de place pour le meilleur prix ?

Alors toutes les offres [ne] sont pas les mêmes, mais de toute façon, les gens doivent se tenir à peu près au niveau des tarifs. Donc après c'est vraiment le premier arrivé sera le mieux servi en terme de disponibilité de service et c'est ce qu'essaient de rattraper aujourd'hui Apple et Google par rapport à Amazon qui était vraiment le précurseur dans ce domaine.

Donc c'est de pouvoir capter de nouveaux clients, d'en voler d'autres, c'est ça ?

Il faut absolument que les services réussissent à capter les clients en tout premier, parce qu'une fois qu'on est chez un client, généralement on y reste. Et pour passer d'un client à un autre, c'est toujours, pas très compliqué, mais c'est toujours très embêtant de devoir migrer l'ensemble de ses données d'un fournisseur à un autre fournisseur.

Voilà pour l'espace de stockage. Ensuite il faut faire attention à la compatibilité du nuage avec nos différentes machines. Un simple but : ordinateur, smartphone, tablette etc., il faut que nos données, nos informations, soient accessibles en tout temps et sur toutes nos machines et là, il convient de souligner quelques disparités.

Alors il y a des services aujourd'hui qui sont compatibles avec tous les systèmes, avec toutes les plateformes, le plus connu étant Dropbox, parce qu'ils ont eu un système marketing qui a fait que les gens ont propagé le fait d'avoir de l'espace gratuit, donc aujourd'hui Dropbox est effectivement disponible sur Android, sur iPad, sur iPhone, sur Linux, Windows et Macintosh, donc ça rend l'interopérabilité des données avec d'autres personnes très facile.

Ce qui n'est pas le cas pour d'autres nuages ?

Ce qui n'est pas le cas pour Apple et ce qui est probablement le cas pour Google, puisqu'ils l'annoncent avec la sortie de leur nouveau service, Google Drive. Mais pour l'instant, [ce ne sont] que des choses à venir, donc [ce ne sont] pas des choses qui existent et qu'on peut déjà installer.

Travail, formation, famille (p. 160)

Qu’on se le dise : le travail et la formation ne sont pas des préoccupations prioritaires pour les jeunes, qui privilégient plutôt la famille et les amis.

Cette étude confirme la très grande stabilité, finalement, des jeunes face à leurs préoccupations, Christian Favre.

Christian Favre : Oui, stabilité à deux niveaux : dans la durée, tout d’abord : les préoccupations des jeunes au moment d’entrer sur [entrer dans] le monde du travail ne sont pas différentes aujourd’hui de celles témoignées il y a 30 (trente) ans, quand ces tests étaient menés sur les recrues uniquement.

Et puis, deuxième niveau de stabilité, celui des ambitions : fonder une famille surpasse encore et toujours les perspectives de travail ou de carrière, un constat jugé rassurant par François Stoll, professeur de psychologie à l’université de Zurich et co-auteur de cette étude.

François Stoll : L’équilibre psychique, il y a de cet appui du [il vient du] milieu social. Et le premier milieu social, c’est la famille. C’est un résultat qu’on avait déjà il y a 20 (vingt) ans en arrière, et quoiqu’on ait prévu la fin de la famille, la famille reste un objectif très élevé et... Psychologiquement c’est ça.

Christian Favre : Autre constat : les préoccupations entre sexes varient. Les jeunes femmes ont une fibre sociale plus développée que les jeunes hommes, plus orientés, eux, sur les travaux manuels ou encore les positions où le prestige est important. Les jeunes qui ont une vision positive d’eux-mêmes, mais nuance : tout n’est pas rose dans cette enquête. Si le travail n’est pas un souci prioritaire, la perspective de trouver sa place sur ce marché inquiète toujours davantage les 18–20 (dix-huit à vingt) ans. Parallèlement les interruptions de formation se multiplient. Pour le professeur Stoll, c’est aussi aux entreprises d’apprendre à comprendre les jeunes.

François Stoll : Il faut que les jeunes comprennent la position de celui qui distribue ses places d’apprentissage et il faut que celui qui distribue ses places d’apprentissage comprenne la position des jeunes. Parfois, il est souhaitable que certaines conditions du monde du travail s’adaptent à cette mentalité des jeunes.

Christian Favre : Quant aux jeunes étrangers, les difficultés croissantes pour trouver leur place sur le marché du travail expliquent aussi pourquoi le travail est pour eux une préoccupation plus importante que pour les jeunes Suisses, François Stoll.

François Stoll : Il y a des difficultés qui sont vécues et ça provoque un engagement supplémentaire et ils se donnent d’autant plus pour les surmonter.

Christian Favre : Enfin, signalons que la catégorie « visions / idéaux » arrive en queue de classement des préoccupations des jeunes d’aujourd’hui, décidément peu portés sur les questions liées à la politique ou à la religion.

Apprentissage ou études (p. 168)

Trois quarts des jeunes interrogés ne cachent pas leur volonté de faire carrière. Pour y parvenir, ils se disent prêts à faire preuve de flexibilité et à partir temporairement à l'étranger. Le plaisir reste le garant du succès professionnel. Mais côté formation, seuls 40 (quarante) pourcents des jeunes estiment que le diplôme universitaire est le meilleur atout pour réussir, alors qu'ils sont 77 (septante-sept) pourcents à penser que l'apprentissage laisse toutes les portes ouvertes. Ce plébiscite de l'apprentissage s'accompagne d'une évidence : 80 (quatre-vingt) pourcents des jeunes s'attendent à se former tout au long de leur vie. Les employeurs les plus prisés sont les multinationales, puis les PME familiales avec une ouverture sur l'étranger. 97 (nonante-sept) pourcents des jeunes privilégient le fait d'avoir un bon chef. La modernité et la créativité de l'entreprise sont aussi des critères de choix importants qui passent avant les possibilités de carrière pour les femmes ou un comportement social et responsable de l'entreprise.

Engagement politique (p. 169)

Les jeunes ont les taux de participation en votation les plus faibles. Alors pourquoi votent-ils si peu ?

Nous sommes allés poser la question sur le campus de l’Unil (Université de Lausanne).

Dame 1 : Oui, je vote.

Reporter : Et pourquoi ?

Dame 1 : Parce que je trouve que c’est quelque chose d’important quand on voit des pays où ils [n’]ont pas le droit de vote, je trouve que c’est une bonne chose de pouvoir voter, de donner son avis.

Monsieur 1 : Pas particulièrement. J’écoute quelque chose avec [Je regarde certaines choses à] la télé, mais pas vraiment grand-chose.

Monsieur 2 : Les projets de loi etc. sont quand-même très difficiles à comprendre et ils se contredisent, donc je pense que si on n’a pas forcément les parents derrière nous pour... comment dire nous aider, ça [ne] m’étonne pas qu’il y ait des gens qui ne savent pas quoi voter et qui, finalement, ne votent pas.

Dame 2 : Il y a quand même des gens qui se sont battus pour que tout le monde puisse voter, donc après, voilà, il y a des choses qui nous touchent plus que d’autres. Du coup, des fois je vote, des fois pas, mais c’est vrai qu’en général, j’essaie quand-même de participer, quoi.

La participation politique des 18–25 (dix-huit à vingt cinq) ans, c’est la question qu’a empoignée Martina Rothenbühler, chercheuse au Centre de compétences suisse en sciences sociales. Dans l’étude qu’elle vient de publier, 1360 (mille trois cent soixante) jeunes ont été sondés sur leur intérêt pour la politique. Sa conclusion : de nouvelles formes de participation émergent.

Martina Rothenbühler : Le Smart Mob, les groupes politiques sur Facebook, les blogs, les e-mails ou aller distribuer des flyers dans la rue – les formes de participation politique, elles ont augmenté, donc il y a plus de possibilités de participer sur le plan politique et donc la votation, [ce n’est] qu’une forme parmi d’autres.

Si les jeunes adultes s’impliquent peu, ils sont toujours plus nombreux à s’engager de manière individuelle via les réseaux sociaux. De quoi faire réfléchir les partis s’ils souhaitent gagner l’électorat des plus jeunes.

Alain Robert (p. 199)

Nous prenons un peu de hauteur en compagnie d'Alain Robert. Qui est Alain Robert ? Cet homme de 49 (quarante-neuf) ans est surnommé le «Spiderman français» ou homme-araignée. En effet, c'est en levant la tête et en regardant en l'air que l'on a le plus de chance de l'apercevoir Alain Robert escalade les gratte-ciels et les monuments du monde entier.

Le 28 (vingt-huit) mars dernier, il a ainsi escaladé la plus haute tour du monde, à Dubaï, soit 828 (huit cent vingt-huit) mètres, deux fois et demie la hauteur de notre tour Eiffel ! Un monument parisien qu'il avait bien sûr déjà escaladé, c'était il y a 15 (quinze) ans, le 31 (trente-et-un) décembre 1996 (mille neuf cent quatre-vingt-seize). Alain Robert avait alors fêté le Nouvel An au sommet de la tour Eiffel, qui, selon lui, n'est qu'une grande échelle.

Alain Robert a passé son enfance entre les massifs de l'Ardèche et du Vercors, une région française appréciée des amateurs d'escalade. Il découvre cette discipline chez les scouts et la met en pratique, un jour qu'il a oublié les clés de la maison. L'appartement de ses parents est situé au huitième étage ! Qu'à cela ne tienne ! Le jeune garçon de 12 (douze) ans escalade les huit étages et entre par la fenêtre du logement

Depuis, Alain Robert a entrepris l'ascension de monuments de plus en plus impressionnants et de plus en plus hauts. Il pratique l'escalade à mains nues, ou parfois assuré par une corde. Souvent sans autorisation, au nez et à la barbe des autorités et des forces de police, qui ne peuvent le déloger qu'une fois arrivé au sommet.

Depuis quelques années, Alain Robert a décidé de s'associer à de grandes causes lors de ses ascensions. Ainsi, il a gravi en 1999 (mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf) l'obélisque de la place de la Concorde à Paris avec des portraits de l'abbé Pierre, de Geronimo, du Dalai Lama ou de Che Guevara, pour transmettre un message de paix, en direct sur une chaîne de télévision française. Car ses ascensions passent de moins en moins inaperçues : en 2003 (deux mille trois), alors qu'il escalade le gratte-ciel de la Banque Nationale d'Abu Dhabi, ce sont près de 100'000 (cent mille) personnes qui assistent à son exploit. Des exploits qui sont régulièrement inscrits au Guinness Book des records.

Au nez et à la barbe est une expression signifiant que l'on fait ou que l'on dit quelque chose devant quelqu'un, malgré sa présence, souvent sans qu'il ne s'en rende compte.

Projets Valais (p. 209)

Monsieur Ducret : Qu'est-ce qui se passe là ?

Monsieur : Asseyez-vous Monsieur ! Je vous en prie.

Monsieur : Monsieur Ducret ?

Monsieur : Apprenez, Monsieur Ducret, qu'en Valais il y a exactement 4065 (quatre mille soixante-cinq) jeunes de votre âge. Parmi ces 4065 (quatre mille soixante-cinq) garçons et filles, 2740 (deux mille sept cent quarante) ont déjà sollicité un soutien financier pour leur projet. Mais vous, vous faites partie de ceux qui n'ont rien !

Or, vous n'êtes pas sans savoir que depuis début 2013 (deux mille treize), c'est obligatoire. Alors j'en viens, naturellement, à la question suivante : où est votre projet ?

Monsieur Ducret : Je [je n'ai] pas de projet.

Monsieur : Pardon pardon ! Vous n'avez pas de projet à présenter, c'est ça ?

Monsieur Ducret : Non, c'est-à-dire, [je n'ai] pas de projet, je [ne] compte pas en avoir

Monsieur : « J'ai pas de projet, j'ai pas envie d'en avoir... » Demain matin, à huit heures, vous venez ici avec deux feuilles A4 d'un projet comprenant descriptif du projet, note d'intention, calendrier des activités et un plan budgétaire.

Faites un concert, un tournoi populaire, une exposition de nains de jardin, peu importe, ça m'est égal, mais demain matin, vous venez ici avec quelque chose.

Tenez ! Prenez cela comme un acompte ! Suivant !

Parcs de loisirs culturels (p. 218)

Pour commencer, tordons le cou à l'idée reçue selon laquelle les parcs de loisirs culturels ne seraient destinés qu'aux enfants. Ils s'adressent à tout le monde. En effet, ce ne sont pas des aires de jeux grand format. Ils ont un objectif pédagogique. Or, on apprend à tout âge. Et à tout âge, on apprend mieux en s'amusant. Il y a 20 (vingt) ans, Mickey traversait l'Atlantique et s'installait à Marne-la-Vallée, près de Paris. Disneyland était né. Depuis 1992 (mille neuf cent quatre-vingt-douze), ce parc a attiré plus de 200'000'000 (deux cent millions) de visiteurs et son succès a fait des émules. Les Français étant de plus en plus demandeurs, l'Hexagone regorge désormais de parcs de loisirs. Chacun a sa spécificité. Au Puy du Fou, vous voyagez à travers l'histoire. Le Futuroscope vous projettera dans le futur. Grâce à Vulcania, les volcans n'auront plus de secrets pour vous. Et la Cité de l'Espace vous permettra de quitter la planète bleue. Le Parc Astérix, enfin, vous fera rire et vous donnera l'impression de vous trouver au cœur d'une bande dessinée.